

Monique Bonenfant

PIERRE-ANTOINE DE LA PLACE ET LES LETTRES ANGLAISES

Pierre-Antoine de La Place fut avocat, député, écrivain, dramaturge, journaliste, éditeur du *Mercure de France*, traducteur de Shakespeare et de plusieurs romans contemporains, y compris le *Tom Jones* de Henry Fielding. Or, ce n'est que dans l'histoire de la traduction de l'oeuvre shakespearienne que l'on fait mention de Pierre-Antoine de La Place. C'est ainsi qu'il nous est présenté dans *l'Anthologie de la manière de traduire* et dans *Les Traducteurs dans l'histoire*. Pourtant, ses traductions auraient pu servir comme exemples des "belles infidèles" typiques du XVIIIe siècle en France.

Pierre-Antoine de La Place était fier d'être le descendant d'une famille seigneuriale, à tel point qu'il a tracé sa généalogie, la fit certifier en 1743 et alla même jusqu'à la publier au cours de sa vieillesse dans *Anecdote moderne, historique et Française, avec quelques poésies légères* (1789).

Le père de Pierre-Antoine alla s'établir à Calais et s'engagea dans le commerce maritime duquel la famille vivait aisément. Il fut également "juge-consul et directeur de la Chapelle de Notre-Dame"; la famille était donc très bien considérée dans la ville de Calais.

A la suite de la révocation de l'édit de Nantes, Louis XIV avait décrété que les nouveaux convertis devaient faire instruire leurs enfants dans la religion catholique. Pierre-Antoine de La Place fut donc envoyé, à l'âge de 7 ans, au Collège anglais des Jésuites à Saint-Omer. Ces Jésuites, persécutés par la reine Elisabeth d'Angleterre, avaient transplanté leur collège en France; le programme d'études, les professeurs et les élèves étaient anglais. Une exception fut faite pour l'admission de Pierre-Antoine, on ne sait trop sous quelle influence (son père? un abbé?). Or, il y est resté dix ans et c'est cette circonstance qui lui permettra plus tard de

s'engager dans la traduction de l'anglais sans jamais avoir quitté la France.

Dans une de ses nombreuses anecdotes, La Place raconte qu'à sa sortie du collège, il avait l'ambition de devenir poète tragique; il s'enfermait donc pendant des heures entières pour se familiariser avec la "langue française et ses bons auteurs".

De sa vie personnelle, Pierre-Antoine de La Place n'a laissé que quelques traces. Grâce aux archives communales, aux actes paroissiaux et aux registres des actes de l'Etat civil, dont on trouve des extraits en appendice dans la biographie de Lillian Cobb, nous savons que son père est décédé la même année de son retour du collège alors qu'il n'avait que 17 ans et que, deux ans plus tard, le deuxième de ses frères jumeaux est mort âgé de 16 ans. Si le jeune Pierre-Antoine a mis quinze ans à faire démarrer sa carrière, c'est peut-être à cause de ces événements tragiques que l'adolescent a subis.

Le voilà qui réapparaît en 1733, ayant fait son droit à Paris et s'étant marié la même année. Personne ne sait combien de temps il a vécu avec sa femme; il ne parle jamais d'elle ni de sa fille mais on lui a publiquement reproché dans le *Journal historique* (Ed. 1807, t. II, p. 180) d'avoir abandonné sa femme dans la misère et d'avoir vécu en célibataire à Paris. Il s'établit avocat à Arras et mérite bientôt l'honneur d'être nommé député des Etats d'Artois à la Cour.

A cette époque, il entame sa carrière littéraire lorsqu'il est élu premier secrétaire perpétuel de la nouvelle société littéraire d'Arras fondée en 1737. Il publie son premier ouvrage en 1738; ce mince volume au très long titre (*Lettre à M. de B., ou Essais sur le Goût de la Tragédie, contenant plusieurs pièces tant en prose qu'en vers. Par le Sr D...*) met en évidence son *Epître à Voltaire* et nous laisse entrevoir sa grande admiration pour l'auteur de *Candide* duquel il se dit être le disciple.

Puis en 1745, Pierre-Antoine de La Place publie ses deux premières traductions, soit le roman *Oronoko* de Mrs. Aphra Behn,

première femme-auteur professionnelle anglaise et les deux premiers tomes de son *Théâtre anglois*, auxquels il ajoutera deux autres volumes entre 1745 et 1749. Cet ouvrage contient 23 pièces choisies parmi les meilleures du répertoire anglais (selon l'opinion des Anglais eux-mêmes), y compris la traduction de dix pièces de Shakespeare (*Othello*, *Richard III*, *Hamlet*, *MacBeth*, *Cymbeline*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, *Timon* et les *Femmes de Bonne Humeur de Windsor*) et l'analyse de 26 autres pièces non traduites du même dramaturge.

Au cours des dix années suivantes, La Place publiera plusieurs autres traductions:

- 1747 *Venise sauvée*, tragédie de Thomas Otway, représentée à Paris par des comédiens français en 1746
- 1749 *Le véritable ami ou La vie de David Simple* de Sarah Fielding
- 1750 *Histoire de Tom Jones ou L'Enfant trouvé* de Henry Fielding
- 1751 *L'Orpheline anglaise ou Histoire de Charlotte Summers* de Sarah Fielding
- 1754 *Thomas Kenbrook*, histoire anglaise
- 1754 *Les Erreurs de l'amour-propre ou Mémoires de Mylord D...*
- 1759 *Le train du monde* de William Congreve

De 1760 à 1768, La Place fut éditeur du *Mercure de France*, un ouvrage périodique volumineux exigeant l'exercice de plusieurs talents:

Il était obligé de publier seize volumes par an, chacun de plus de deux cents pages, d'en être le rédacteur et l'administrateur, et de fournir lui-même une partie des articles. Il devait rendre compte des spectacles, des livres nouveaux, des événements politiques; il devait écrire des vers et des chansons, des contes et des anecdotes, un roman et des pièces.

Après avoir quitté le *Mercure*, "sa vie active d'auteur semblait finie. Pendant des années, il ne fit que publier d'anciens ouvrages et donner des compilations". Mais à l'âge de quatre-vingt ans, il se remet à traduire et publie en 1784 et en 1787 sa version de deux romans de Clara Reeve et, en 1789, un traité préconisant une méthode pour prolonger la vie!

Pour bien comprendre la manière de traduire de Pierre-Antoine de La Place, il suffit de se resituer dans le monde littéraire français de l'époque puisque l'idéal de l'auteur était l'idéal de son temps et de toute la France. Le goût littéraire, formé par le siècle du classicisme, suivait les règles de l'art dictées par la raison selon le dogme d'Aristote, règles qu'un auteur était tenu de respecter sans quoi il risquait la risée du public.

Toute oeuvre littéraire devait démontrer unité, clarté, régularité et mettre en évidence des qualités rares et hautes. Toute tragédie devait absolument suivre la règle des trois unités (un lieu, un temps, une action) et n'avoir qu'un seul héros. Il fallait employer des "vers pompeux coupés avec régularité"; c'est le style et la langue qui donnaient sa beauté à la tragédie.

La part du pittoresque était diminuée dans la vie et dans l'art. Par exemple, la préface de la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, publié en 1694, avertit qu'ont été exclus tous les "vieux mots, mots nouvellement inventés, termes des arts et des sciences, termes d'emportement ou qui blessent la pudeur". On se devait de respecter les convenances, mettre en récit ce qui pouvait heurter la sensibilité, éviter le naturel, être noble.

Rappelons-nous qu'au début du XVIIIe siècle, les Français ne soupçonnaient même pas la possibilité que puisse exister une littérature de langue anglaise. Les Anglais, généralement considérés comme conservateurs de nos jours, ont été vus depuis le Moyen Age jusqu'à la Révolution comme des "grands yvrongnes", féroces, grossiers, maladroits et sans culture. Il n'y avait "rien de plus rare

qu'une pièce anglaise traduite ou adaptée en français avant 1700".

La curiosité envers la culture anglaise fut éveillée en France suite aux voyages en Angleterre de l'abbé Prévost, de Montesquieu et de Voltaire. Dans ses *Lettres philosophiques ou Lettres sur les Anglais* publié en 1734, Voltaire, maître de l'ironie, décrivit les institutions anglaises avec bienveillance pour ainsi faire la satire du royaume de France. Cette curiosité se transforma, vers le milieu du XVIIIe siècle, en un véritable engouement.

La Place, suivant le courant de la pensée de ses contemporains, voulait faire connaître le théâtre anglais aux Français. Jusqu'en 1745, le public français ne connaissait Shakespeare que par oui-dire; ils "n'avaient à leur disposition que les résumés de Prévost et les rares fragments traduits par Voltaire". Cependant, une traduction littérale de Shakespeare n'aurait fait que jeter du ridicule sur l'auteur. Quelle place pouvait-il y avoir en France pour un Shakespeare qui acceptait tous les mots qu'ils soient vieux, nouveaux, choquants ou savants; qui acceptait tous les sentiments et toutes les idées, les poussant à l'extrême au lieu de les atténuer et de les ramener à une moyenne noble et digne; qui mêlait comédie et tragédie et qui se servait de tout une myriade de personnages, y compris des valets et des ivrognes? Selon l'opinion courante, il fallait que Shakespeare fût corrigé pour qu'il puisse plaire.

Or, c'est justement ce goût littéraire qui préoccupait le plus Pierre-Antoine de La Place. Le traducteur s'efforçait d'écarter de sa traduction tout ce qui aurait pu paraître indécent aux Français.

La différence du génie de la langue anglaise et de la langue française était un obstacle moins difficile à surmonter que la différence de goût des deux nations...Ce qui ne paraît que noble, simple, naturel aux Anglais, sera aux yeux des Français dur, plat, indécent.

Il est difficile de reconnaître Shakespeare dans cette première traduction. Il ne s'agissait surtout pas de tout traduire, c'était déjà assez risqué que de consacrer deux volumes à cet auteur de pièces "grotesques et monstrueuses".

La Place introduit dans sa traduction plusieurs déformations voulues. Il donne un résumé de tout ce qui lui semble ennuyeux ou indécent et les métaphores trop violentes sont atténuées ou supprimées. Par exemple, il traduit "hell-hound" par "monstre" (*Macbeth*) et "a gypsy's lust" par "feux d'une maîtresse" (*Antoine et Cléopâtre*), tandis que "thick lips" et "green-eyed monster" ne sont pas rendus du tout. Les mots de la vie ordinaire sont rendus plus nobles. Ainsi, le père de Hamlet n'est plus empoisonné dans un verger mais dans une "grotte obscure", et les "greybeards" deviennent des "vieux sénateurs" (*Jules César*). Un grand nombre de scènes, "quarante sur quatre-vingt-dix dans *Othello*", sont résumées au lieu d'être traduites parce qu'elles sont considérées indécentes ou de mauvais goût théâtral.

Dans la préface de son *Oronoko*, La Place avertit que son intention "n'a pas été d'entreprendre une traduction littérale...Pour plaire à Paris, j'ai cru qu'il lui fallait un habit français". Ainsi se permet-il d'adoucir certains faits, d'en ajouter d'autres et même de transformer la fin tragique du récit réel original (mort du héros et de la héroïne) en une conclusion romanesque (le héros revient au pays natal avec son héroïne et reçoit la couronne de son grand-père). Son *Tom Jones* fit fureur en France justement parce que La Place avait retranché beaucoup de détails "qui n'auraient pas plu à la délicatesse...française". Cette traduction de La Place fut ré-éditée plusieurs fois de son vivant et même 50 ans après sa mort.

On ne peut dire la même chose pour son Shakespeare qui fut remplacé dès 1776 par la version de Pierre Le Tourneur. Il est vrai qu'il était difficile de reconnaître l'original dans la version abrégée et expurgée de La Place. Voltaire l'avait même accusé d'avoir falsifié Shakespeare en atténuant tout ce qu'il y avait de choquant. Or, les

critiques avaient loué La Place précisément pour le goût avec lequel il avait transformé Shakespeare et Mrs. Behn.

L'oeuvre shakespearienne de La Place fut un ouvrage de précurseur utile puisqu'il faisait connaître Shakespeare non seulement en France mais en Espagne et en Italie, pays où Shakespeare mis pied grâce à la version de La Place.

Par sa traduction de la tragédie et des romans anglais, La Place familiarisait les Français avec les libertés permises sur les scènes étrangères. Dans la préface de son *Théâtre anglais*, on peut lire:

La règle des trois unités est chose sainte, d'accord, et il est vraisemblable qu'elle ne soit jamais abolie; mais cependant, qui sait? ...Qui sait si nos neveux ne verront pas éclore de ce travail de nouvelles découvertes et de nouvelles propriétés qui, formant pour eux de nouveaux plaisirs, prescriront aux auteurs de nouvelles règles pour le dramatique?

Pierre-Antoine de La Place a eu la témérité de suggérer que le code néoclassique de la tragédie auquel les Français se conformaient n'était peut-être pas la seule façon d'aborder le théâtre. Il préparait la voie conduisant à une plus grande liberté littéraire. Ses "belles infidèles" ont permis la réception d'une littérature anglaise en France. Les traductions plus fidèles d'un Pierre Le Tourneur auraient-elles pu être acceptées sans cet apprivoisement? Pierre-Antoine de La Place ne se classe-t-il donc pas parmi les auteurs et traducteurs qui ont facilité la transition du classicisme au romantisme en France?

Bibliographie

BERR, Henri (dir.)(1951), *L'Europe française au siècle des lumières*,

- Paris, Editions Albin Michel, 455 p.
- COBB, Lillian (1928), *Pierre-Antoine de La Place. Sa vie et son oeuvre*, Paris, E. de Boccard, 227 p.
- DELABASTITA, Dick and Lieven D'hulst (1993), *European Shakespeares. Translating Shakespeare in the Romantic Age*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Co., 256 p.
- DELISLE, Jean et Judith Woodsworth (dir.)(1995), *Les traducteurs dans l'histoire*, coll. "Pédagogie de la traduction", Ottawa/Paris, Presses de l'Université d'Ottawa/Editions UNESCO, 348 p.
- GURY, Jacques (1990), *P. Le Tourneur. Préface du Shakespeare traduit de l'anglais*, Genève, Librairie Droz, 276p.
- HAINES, Charles Moline (1975), *Shakespeare in France*, New York, AMS Press Inc., 170 p.
- HORGUELIN, Paul (1981), *Anthologie de la manière de traduire. Domaine français*, Montréal, Linguatex, 230 p.
- JUSSERAND, J. J. (1898), *Shakespeare en France sous l'ancien régime*, Paris, Armand Colin et Cie, 389 p.
- VAN HOOFF, Henri (1993), *Dictionnaire universel des traducteurs*, Paris/Genève, Champion/ Slatkine.
- VAN HOOFF, Henri (1991), *Histoire de la traduction en Occident*, Paris, Duculot, 368 p.
-

Source : Ce portrait a été présenté en 1995 par Monique Bonenfant dans le cadre du cours d'histoire de la traduction TRA 5901 donné à l'École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.